

1929

---

## DEUX ENTRETIENS

### AVEC ERICH MARIA REMARQUE

COMME quelque trois mille autres de mes contemporains, moi aussi j'avais écrit une lettre à Erich Maria Remarque. Il me suffit de résumer ce que cette lettre disait. Elle posait certaines questions du point de vue de la jeunesse du temps de guerre, de l'expérience de cette jeune génération dans un pays neutre qui, bien que hors de portée des obus, n'en a pas moins souffert des suites désastreuses de la guerre.

C'est à peine si j'attendais une réponse. Mais à ma surprise, un jour, je trouvai une lettre sur ma table :

« Si vous êtes encore à Berlin, je serai heureux de vous recevoir... »

Ce Paul Bäumer entouré de rumeurs ridicules, lui, si simple pourtant, si intensément jeune, si humain dans son expérience du cauchemar de la guerre en même temps, si étrangement déformé, si insaisissable derrière le feu de barrage de la publicité des éditeurs et des polémiques de presse haineuse, il allait donc m'ouvrir la porte de l'abri bétonné où il se tenait enfermé?

\*  
\* \*

On a enlevé la carte de visite de la porte. « Sont-ce des chasseurs de souvenirs? » me demandé-je tandis que retentit le timbre.

Un jeune homme en chemise de sport m'ouvre. Sa poignée de main est ferme et cordiale comme celle d'un camarade. Aussitôt que nous nous sommes salués, je commence par lui poser une question :

— Sans doute savez-vous déjà que dans les pays scandinaves on éprouve pour votre livre le plus vif intérêt, et peut-être davantage encore pour vous-même ?

— Non, je l'ignorais, me répond Remarque brièvement, et il m'invite à entrer dans son cabinet de travail.

Une table, une bibliothèque, une armoire, une chaise, un divan. Entre les fenêtres, un petit aquarium où nagent, multicolores, des poissons exotiques. Partout des monceaux de livres. Et au milieu d'eux, quelques objets curieux : des statues bizarres, des sculptures en bois, des fragments aux formes curieuses.

— Ce sont des sculptures nègres du Congo qui depuis longtemps étaient ma manie, m'explique Remarque.

Lorsqu'il s'aperçoit de l'intérêt que je manifeste, il cherche aussitôt dans une chambre voisine quelques pièces rares de la même espèce. Un magnifique dossier sculpté et un petit tabouret bas d'un art surprenant, avec un cercle de figures d'hommes et d'animaux bariolés, étonnamment expressives.

— C'est mon tabouret de téléphone, me dit Remarque, qui me montre avec fierté ce curieux mobilier.

— Pendant ce temps j'ai jeté déjà un regard curieux sur le monceau de livres. Il y a là des récits de voyages, des ouvrages ethnographiques. D'auteurs nordiques, je trouve : l'*Abu Markub* de Bengt Berg, le *Vagabond* de Knut Hamsun, *Gosta Berling* de Selma Bagerlöf.

— Vous avez beaucoup voyagé, dit-on, en Orient surtout, n'est-il pas vrai ? lui demandé-je.

— En aucune façon, me répondit-il. C'est une légende comme beaucoup d'autres ? Mais peut-être en trouverai-je encore l'occasion.

— Voyez-vous ? Remarque reprend la conversation inter-

rompue et s'assied à côté de moi sur le divan. Aucune des sensations étranges que mon livre et son destin m'ont procurées n'a fait sur moi une impression aussi troublante que cet intérêt que l'on a montré pour ma personne, pour ma vie privée. Je suis un homme normal comme tous les autres.

Je suis tout occupé à observer mon interlocuteur. Un jeune homme frais, type 1929, blond, d'allure nordique, plus exactement peut-être anglo-saxonne. Une figure fraîche, — oui, il pourrait être un journaliste sportif. Ou peut-être un architecte. Il pourrait remplir quelque profession ouverte à la vie, et qui requiert des qualités pratiques. Mais non. Ces yeux sans doute sont gris. Mais ils n'ont pas cette assurance, ce caractère volontaire et sûr de lui des regards américains. Ce sont des yeux inquiets, mélancoliques, chercheurs, des yeux qui semblent écouter. Et le front. Rarement j'ai vu un visage aussi jeune porter un front aussi expressif, aussi marqué de froncements et de fines rides. Et la bouche, n'est-ce pas la bouche d'un rêveur? N'y distingue-t-on pas une expression de douceur et d'amertume presque confondues?

— ... L'avenir dira si mon livre est bon ou mauvais, mais cela ne dépendra pas de la vie que je mène ou de l'homme que je puis être dans mon existence privée.

— Votre livre est devenu plus qu'un livre, dis-je? C'est un argument, un document. Et l'on vous a contesté le droit d'écrire ce document.

— Il en serait autrement si j'avais voulu écrire un ouvrage de stratégie, un livre objectif, un jugement d'état-major sur la guerre. Mais je m'en suis tenu à l'expérience, purement humaine, qui sans doute a été commune à tous encore que tous n'en aient peut-être pas pris véritablement conscience. On m'a fait le reproche de « manquer d'esprit militaire », on m'a dit que j'étais un « civil ». C'est là justement ce que j'étais, ce que la plupart de nous étaiement restés sous l'uniforme. Dans une certaine mesure le succès que le public

a fait à mon livre et les milliers de lettres que j'ai reçues ne me confirment-ils pas l'exactitude de mon livre? Je possède une lettre qui, à elle seule, pourrait suffire à me faire supporter toutes les attaques, c'est la lettre d'une aveugle de guerre qui a mon âge, et qui m'écrit que par mon livre seulement il s'est senti affranchi de l'amertume paralysante de sa destinée.

— Votre position en face de la guerre n'a-t-elle pas été déterminée dans une certaine mesure par des opinions politiques?

— Non. Je n'entends rien à la politique, je ne puis dire qu'une chose : c'est que cette atmosphère de haines politiques qui règne actuellement en Allemagne me répugne profondément. Le patriotisme vivant dont nous aurions besoin à présent serait contenu, non pas dans ces grands mots guerriers, mais dans un silencieux amour de notre pays.

— Quelle serait votre attitude si l'Allemagne demain devait être entraînée dans une nouvelle guerre?

Remarque me regarde d'un air surpris.

— Je ne puis répondre à cette question.

— Vous n'êtes donc pas pacifique?

— Je ne professe pas de doctrine. Je n'ai voulu que raconter ce que mes camarades et moi avons vécu, comment nos idéaux de vie ont été détruits par une réalité pour laquelle ils n'étaient pas préparés.

— Votre livre repose-t-il donc sur des aventures personnelles?

— Oui, j'ai été sur le front, assez longtemps pour avoir vécu presque tout ce que j'ai décrit.

— Vous avez été blessé?

— Oui, deux fois.

— Et Himmelstoos?

— Il est si peu une construction exagérée de ma fantaisie que j'ai reçu plusieurs lettres de camarades qui me reprochaient d'avoir négligé plusieurs de ses prouesses les plus héroïques. Il est facteur et vit encore.

— Et que pensez-vous de la lettre du *Deutscher Offizierbund* adressée au comité du prix de la Paix ?

Le *Deutscher Offizierbund* n'est pas l'association de tous les anciens officiers, il n'est qu'une association d'un type réactionnaire nettement marqué. J'ai peine à croire que personne qui ait véritablement lu mon livre ait pu le tenir pour un pamphlet dirigé contre la puissance militaire allemande ou le corps des officiers allemands. Je raconte comment des soldats allemands presque sans munitions, très mal nourris, ont tenu tête à un ennemi infiniment plus puissant, ont toujours de nouveau attaqué et repris l'offensive. Des milliers de soldats allemands m'ont écrit que dans mon livre c'est précisément leur héroïsme qui avait trouvé son expression. Et le seul officier du front que je mentionne dans mon livre est un chef modèle, un héros qui sacrifie sa vie pour sa troupe.

— La guerre a donc malgré tout donné le jour à un certain héroïsme humain ?

— Oui, certainement. Mais il était payé trop cher au prix d'une guerre mondiale. Il y a aussi un héroïsme de la vie quotidienne.

— Et cet article paru dans la revue de ce *Bund* où l'on affirme que vous n'avez guère séjourné que peu de temps sur le front, et d'autres choses encore, qu'en dites-vous ?

— Les milieux qui croient que le salut de l'Allemagne dépend du maintien d'une atmosphère de guerre ont flairé en mon livre un obstacle et un danger. Et c'est pourquoi l'on exploite tout ce qui pourrait être produit ou interprété à mon détriment. Celui-ci affirme que je n'ai que vingt-trois ans et cet autre me connaît parfaitement et sais que je suis âgé de cinquante-cinq ans. Pour l'un j'ai été auxiliaire, à en croire l'autre, je serais français, j'aurais usurpé le titre d'officier, à en croire celui-ci je m'appellerais Kramer, selon cet autre, je serais juif, ou que sais-je encore... Rien de tout cela n'est vrai.

— Pourquoi ne démentez-vous pas ?

— Il n'y a guère qu'une petite partie de ces calomnies qui m'atteigne, et rien de tout cela ne peut faire tort à mon livre. Telle est ma conviction. Si un chien dans la rue aboie à votre passage, vous sentez-vous offensé? Sa nature est d'aboyer.

» D'ailleurs en ce moment je me soucie de bien autre chose; je voudrais justement sortir de tout cela, m'en délivrer. J'ai écrit *Im Westen nichts neues* voici près de deux ans, pour me libérer d'un poids intérieur que j'éprouvai comme un lien, comme une contrainte. Je me sentis libéré lorsque mon livre fut terminé. Mais voici que le succès me ramène devant tout cela, le ressuscite comme un fantôme gigantesque et, à chaque pas que je tente de faire, me ramène à mon point de départ. Du matin au soir, même contre mon gré, je suis occupé par mon livre. Voici la poste, voici des manuscrits, voici des visiteurs; il n'est pas un instant dont je puisse disposer.

» J'aurais voulu me recueillir en vue d'autre chose, peut-être d'un autre livre. Mais il semble que jamais plus je ne doive réussir à redevenir « moi-même ». On m'a nommé administrateur à vie de mon premier livre. »

— La mise en scène du film que l'on doit tirer de votre livre vous occupe-t-elle beaucoup?

— Je m'en suis entretenu avec Laemmlé, mais j'ai décliné toute collaboration personnelle.

— Et votre nouveau livre?

— Il traitera de l'après-guerre. C'est tout ce que je puis vous dire pour le moment.

En terminant, je fais encore allusion à la parole de *alter von Molo* qui a appelé l'ouvrage de Remarque de *Livre du Soldat inconnu*, parole dont l'éditeur a tiré parti pour sa publicité, et j'interroge :

— Avez-vous vraiment voulu parler au nom de tous? La génération qui a été détruite par la guerre n'était-elle pas nettement distincte des autres par son âge?

— Ce n'est pas moi qui ai choisi l'épigraphe de l'édition

allemande. C'est la critique d'un célèbre écrivain allemand, mais ce n'est pas ma propre opinion. Je n'ai jamais prétendu parler au nom de tous. Mon livre est subjectif. Beaucoup de vivants et de morts ont vécu une autre guerre que celle que j'ai décrite et l'ont ressentie d'une autre manière, par exemple portés par un enthousiasme religieux ou patriotique...

Notre conversation prend fin sur ces mots? Mais à mon agréable surprise, Remarque m'invite à passer avec lui, un jour prochain, quelques heures de promenade hors ville.

\*  
\* \*

Devant l'immeuble où sont superposés un grand nombre d'appartements modernes, une élégante automobile noire nous attend.

— Ce n'est pas ma voiture, non, pas encore, me dit Remarque avec un sourire. Je suis toujours occupé à essayer les automobiles des autres. D'ailleurs je suis assez connaisseur en automobiles. Longtemps ma profession m'a obligé à m'en occuper.

Je m'en aperçois en effet tandis que nous glissons le long du *Kurfurstendamm*, la longue voiture basse se faufile, souple comme une motocyclette dans le grouillement de la circulation et tout en parlant, Remarque lâche souvent le volant, avec des gestes rapides, souples, sans pour cela négliger aucune des occasions que lui offre la rue de prendre l'avantage sur ses concurrents.

A travers le Grünewald, où le soleil de septembre projette sur la chaussée asphaltée de bizarres taches et traits de lumière, nous allons à 100 kilomètres à l'heure, vers la « Cabane de l'oncle Tom », un des rendez-vous dominicaux favoris de sportifs berlinois, mais où nous ne rencontrons aujourd'hui, dans une solitude presque complète, que quelques couples discrets.

Nous reprenons notre conversation interrompue, attablés en plein air, sur un ton plus libre et plus personnel.

Remarque parle de lui-même, évoque des souvenirs d'enfance, des atmosphères, des observations qu'il a faites.

Je pose à nouveau la question que contenait déjà ma lettre :

— L'expérience de la guerre était-elle vraiment liée aux tranchées? Ne croyez-vous pas que tous les jeunes aient été sous une forme ou sous une autre, atteints par elle, tous ceux qui alors hésitaient entre l'ancien et le nouveau.

— Oui, la guerre a transformé le monde, et non pas seulement ceux qui étaient alors soldats. Elle ne les a pas tous anéantis, mais elle en a beaucoup déformé ou empêché. La guerre a été un déchaînement des éléments comme un incendie qui dévaste une ville; beaucoup de rues demeurent inchangées, mais beaucoup d'autres doivent être complètement reconstruites. Chez nous il est simplement arrivé ceci : nous étions un groupe de jeunes hommes, une poignée de vie prête à jaillir, qui aurait dû fleurir et s'épanouir comme de l'herbe et des arbres sous les nuages et se réjouir de pensées claires et vivantes, et qui fut au contraire précipité dans le chaos de la mort et de mortelles angoisses. Mais la vie se cabra dans ces jeunes corps, se dressa pour une lutte désespérée : l'instinct de conservation se manifesta même sous le feu de barrage, dans la brutalité bestiale de l'attaque, dans ce mélange non sentimental d'égoïsme et de camaraderie, dans un humour précoce et expressif, par des instants d'un animal désir de vivre. Et ce n'est pas autre chose que cette lutte de la vie contre la menace de la mort que j'ai voulu décrire dans mon livre. Je n'ai voulu exprimer aucune idée religieuse ou politique. Je n'ai voulu que peindre cette lutte pour la vie.

Remarque fait une pause :

— Peut-être aurais-je décrit aussi volontiers la victoire de la vie que sa défaite. Mais ensuite, ensuite vint le retour, et ce fut là le plus pénible. J'étais blessé et, libéré du service armé, de retour chez moi. Ma mère était morte, mon meilleur ami d'enfance était tombé. Tout me semblait si

étranger, si improbable. Je ne savais pas ce que je devais entreprendre. C'était en septembre 1918. Alors, je me présentai de nouveau comme engagé volontaire pour repartir, pour m'en aller d'ici. Ce n'était que le désespoir. Mais ensuite tout était déjà terminé.

» On a dit que je n'aurais pas dû laisser mourir Paul Bäumer. Mais n'aurait-on pas pu me dire en ce cas : « Quelle » vie intéressante il a eu, somme toute, votre Bäumer ! » Des lycéens auraient pu me dire : « Quelles aventures passionnantes il a vécues à l'âge où nous nous ennuyons » sur les bancs de nos classes. Nous aussi, nous voudrions » avoir eu un tel passé. La guerre, somme toute, est une » chose qui vaut d'être vécue — pourvu que l'on en » réchappe. »

J'interroge encore Remarque sur les circonstances de sa jeunesse.

— J'ai passé mon enfance dans une petite ville westphalienne, dans une atmosphère de petite bourgeoisie. Mes parents étaient catholiques, moi-même j'ai souvent chanté à l'église comme enfant de chœur. Ni chez moi, ni en classe, je n'ai jamais senti que l'on comprenait mon goût de la songerie, mes rêves sur un monde lointain, ni reçu de conseils pour m'orienter dans l'univers des livres. On ne pouvait imaginer pour moi d'autre avenir que, par exemple, la profession d'inspecteur des postes, de pharmacien ou d'instituteur. Je lisais beaucoup et sans ordre. J'ai dévoré des centaines de volumes sans intérêt avant de découvrir *Henri le vert* de Gottfried Keller. C'est à peine, alors, si je distinguais la littérature véritable du roman-feuilleton, mais de ce livre je sus bientôt par cœur des pages entières.

Comme je fais observer à Remarque combien la génération d'après-guerre paraît réaliste et peu romantique, il me répond :

— Mais en réalité, nous étions foncièrement romantiques. Lorsque, par exemple, les *Souffrances du jeune Werther* me tombèrent entre les mains, je me souviens d'avoir lu ce

livre, jusque tard dans la nuit, au clair de lune, sur le balcon de notre petit logement, au dernier étage d'un affreux immeuble de rapport. Pour 1,50 marck, je m'étais acheté une bouteille de vin. Du vin, pensez donc. Je remplis un verre et bus à la lune. Une gorgée seulement. Du reste, je le reversai dans la bouteille, car il était rare que je fusse assez riche pour me permettre une telle dépense.

— Avez-vous de bonne heure commencé à écrire?

— Oui, j'essayai d'écrire des vers, des poèmes assez graves à prétentions philosophiques. Mais je ne pensais pas du tout à un avenir d'écrivain. Je voulais devenir musicien, compositeur, pianiste. Peut-être le serais-je en effet devenu si je n'avais été blessé à la main, pas gravement, mais suffisamment pour m'interdire cette profession.

» Plus tard, je songeai à me faire peintre, mais je prenais plaisir surtout à élever des animaux : des chiens et des poissons. C'est d'ailleurs la seule chose à laquelle je m'entende vraiment. Le petit aquarium que vous avez vu chez moi est un souvenir de mes années d'enfance heureuse. Après la guerre non plus, je ne pensais pas, tout d'abord, à faire une carrière littéraire. On vivait alors au jour le jour, sans penser à rien. J'ai exercé toutes sortes de métiers. Pendant quelque temps j'ai voyagé à travers la campagne pour vendre à des paysannes des étoffes et des châles. Lorsqu'un gendarme se montrait, je me cachais dans les buissons, car je n'étais pas autorisé à faire du commerce. Plus tard, je devins représentant en pierres tombales, négociant et bien d'autres choses encore; j'ai également été organiste, et cela dans une maison d'aliénés. Puis je devins instituteur; j'avais passé l'examen nécessaire. Ce fut pour moi un temps heureux. Je m'accordais bien avec les enfants; mais à la longue âgé de vingt-quatre ans, je me sentis trop à l'étroit à l'école. Le reste vous le savez déjà... »

— Que vous avez rédigé des brochures et des annonces de publicité?

— Oui, même en vers!

— Et que, alors que vous étiez journaliste sportif vous avez commencé à écrire, le soir, les chapitres de votre livre...

— J'avais essayé autrefois déjà d'écrire un roman, mais je sentis qu'il n'avait ni valeur, ni force. Mais durant ces soirs-là, je me sentis pour la première fois en quelque sorte possédé, je ne pouvais plus quitter ma table, de telle sorte que le livre fut écrit en quelques mois. Il est vrai que, pour commencer, je ne pus me décider à le proposer à quelqu'un, car je ne croyais pas qu'il dût intéresser personne. Puis je l'offris à l'éditeur S. Fischer qui hésita longtemps à l'accepter. Finalement j'acceptai les propositions de la *Gazette de Voss*. On craignit d'abord, à la rédaction, que mon manuscrit ne fût pas assez attachant pour être publié en feuilleton dans un journal et l'on tenait prêt un autre roman pour le cas où le public ne témoignerait pas assez d'intérêt pour le mien. D'ailleurs ne croyez pas que j'aie gagné une fortune par ce livre comme on le dit communément. Si je voulais accepter toutes les propositions de tournées de conférences que l'on m'a faites, je gagnerais plus que je n'ai reçu sur toutes les éditions et traductions de mes livres. Mais je ne puis pas faire de conférences et je ne sais vraiment pas de quoi je pourrais parler.

» En réalité, je ne me sens pas du tout écrivain; il y a tant d'autres choses que je préférerais. Mais il faut que je me délivre de tout cela à quoi je me suis trouvé voué. J'éprouve de nouveau, maintenant, le même sentiment d'inquiétude et d'insécurité qu'autrefois.

» Vous m'en croirez si vous voulez, s'interrompit-il tout à coup, lorsque le succès s'annonça le printemps dernier, j'entrai dans une crise véritablement déprimante. Mes amis durent me faire partir; durant des semaines, je restai à Davos, dans une apathie complète, sans trouver d'intérêt à rien. Je me sentis fini, épuisé pour toujours. Je pensais : quoique je puisse faire dorénavant, je resterai toujours l'auteur de *Im Westen nichts neues*. Et je le savais parfaitement :

ce livre, n'importe quel autre aurait pu l'écrire tout aussi bien que moi, ce n'est pas du tout mon mérite propre de l'avoir écrit. » \*

— Que pensez-vous des autres livres de guerre, par exemple, des ouvrages de Renne et de Jünger?

— Le livre de Renne est un excellent et magnifique livre.

\* » Quant à Jünger, il est un soldat né, un splendide type de soldat mercenaire, et il possède un remarquable talent descriptif. Je trouve d'ailleurs que ces livres exercent une influence encore plus pacifiste que tous les autres. On voit chez lui la guerre toute nue, le plaisir cruel de la tuerie... Mais vous devriez citer également les autres livres de guerre plus anciens, ceux de Léonhard Frank, Latzko et von Ukuh. Ces auteurs ont été les premiers à écrire en Allemagne sur la guerre. »

— Et Barbusse?

— Il y a des années, j'ai essayé à deux reprises de lire le *Feu*, mais chaque fois j'ai dû interrompre ma lecture, je ne pouvais la supporter, mais je me propose de le relire...

— Et que pensez-vous du drame de Sheriff sur la guerre : *l'Autre côté*?

— On me l'a envoyé avant la représentation allemande. On voulait me charger de l'adaptation allemande de cette pièce. Mais je me suis refusé, car je ne veux pas traiter de nouveaux sujets de guerre. Le drame m'a d'ailleurs intéressé et est tout à fait écrit dans un esprit semblable au mien.

— Lisez-vous beaucoup? Aimez-vous les auteurs scandinaves?

— Je connais le mieux Hamsun; je viens précisément de lire son *Vagabond 5*. J'aime ce livre. N'ai-je pas été moi-même un vagabond? Et aussi la *Bénédiction de la Terre*. Voilà un livre au-dessus duquel un ciel s'étend. Vous est-il déjà arrivé, un soir, en train de jeter tout à coup les yeux par la portière et d'apercevoir loin, dans la grande plaine sombre, un petit homme qui traverse les champs? On voit

l'obscurité, la lisière de la forêt, la plaine, quelques fenêtres éclairées dans le lointain, et, au-dessus de tout cela, il y a le ciel. On se sent saisi tout à coup comme par une révélation. C'est un petit fragment de l'immense vie, un petit fragment que l'on ne reverra plus jamais et qui est pourtant un monde pour soi. Et, en éprouvant cela, on a un étrange sentiment d'éternité. C'est là ce que l'on devrait sentir dans tous les livres, et c'est là ce que l'on trouve chez Hamsun. En peinture aussi il arrive qu'on éprouve cette impression, chez Rembrandt par exemple, et aussi chez Munch. Sa *Jeune Fille malade* est une des œuvres d'art les plus fortes que je connaisse.

— N'avez-vous jamais été tenté d'écrire pour le théâtre?

— Le théâtre ne m'intéresse pas. Mais je ne sais même pas si après ce livre j'en écrirai un autre.

Nous avons passé ensemble presque trois heures à causer, lorsque finalement nous nous mettons en route. Mais auparavant Remarque m'a fait encore une dernière confidence :

— Savez-vous quelles pensées me poursuivent en ce moment. Je ne l'ai encore dit à personne. Dans quelques jours je vais de nouveau quitter Berlin. Je ne veux pas travailler ici; on ne me laisse pas tranquille une seule minute lorsque je suis ici. J'aimerais le mieux disparaître complètement, changer de nom, laisser pousser ma barbe, commencer une nouvelle existence, ne plus jamais écrire. On ne devrait jamais écrire de livres que lorsqu'on y est poussé. Et une profession peut-elle tenir lieu de ce sentiment?

— Mais vous l'avez, ce sentiment, n'est-il pas vrai?

— Oui, quelquefois, je suis si peu sûr de moi. J'ai le désir de m'en aller. Je ne veux pas être un écrivain; je veux être simple, je veux faire les choses les plus simples de la vie, je veux soigner un jeune chien malade et le sauver lorsque tout le monde a désespéré de le remettre sur pattes, je veux passer des heures étendu sur un pré, ou éprouver cette grisserie de vitesse que l'on sent lorsque l'on ne forme plus qu'un avec l'automobile que l'on conduit.

Devant une maison, en plein centre de Berlin, nous prenons congé l'un de l'autre.

— Quand viendrez-vous en Suède lui demandé-je ?

— J'ai promis, si jamais je fais une tournée de conférences d'aller d'abord au Danemark, en Suède, en Norvège et en Finlande. Mais je suis incapable de faire une conférence. Ne suis-je pas d'ailleurs un autodidacte ? Je ne pourrais parler que de chiens, de poissons et d'automobiles...

Je revois encore son sourire rare, un peu las.

« ... Mais qui s'intéresse à cela ? Peut-être lirai-je quelques pages de mon nouveau livre, non pas de l'ancien. A l'hiver prochain donc. Allons, au revoir. »

— Bon voyage, lui souhaité-je.

Et au fond de mon cœur je pense : « Bon retour ! »

WILHELM SCHARP.